

## Le bonheur des petits poissons, Simon Leys, JC Lattès, 2008

### ANTITHESE

L'auteur nous rapporte l'intervention d'un jeune imbécile de l'époque maoïste lors d'une conférence : selon ce fanatique, l'art vrai vient des paysans et des prolétaires et la Révolution devrait balayer toutes les anciennes formes d'art qui ne sont que des productions rétrogrades et dégénérées. Ces dernières ne font qu'alimenter la préciosité stérile des érudits et des universitaires. Nul doute que cette caricature a existé et existe encore. Nous sommes bien d'accord avec Simon Leys. Comment pourrait-il en être autrement ?

Toutefois, nous tiquons lorsqu'il se fait le chantre des universités comme gardiennes du savoir vrai. Nous avons rarement vu des usines fabriquer autant de crétins imbus d'eux-mêmes que les universités. Il est néanmoins incontestable qu'elles sont un lieu de préservation et de confrontation des savoirs, avec de plus ou moins bons professeurs ; il nous paraît certain que cette forme d'enseignement est donc évolutive et tend vers le vrai, comme par un processus de sélection naturelle des idées où les meilleures finissent par triompher. Mais est-ce que les meilleures idées sont toujours celles qui se rapprochent le plus de la vérité ? Nous le concédons, mais davantage en fonction du bon sens que de la logique. En somme, les meilleures idées sont celles qui répondent le mieux au « bon sens », mais le bon sens ne va pas nécessairement dans celui de la vérité, de même que l'Évolution pourrait nous attirer vers de plus en plus de mensonges et de facticité, sinon de faux au sens le plus rigoureusement logique, booléen du terme. Il n'y a pour moi que la médecine qui met en évidence le vrai, dans la mesure où il est vrai qu'elle remédie au mal, et que l'on peut en faire la constatation immédiate malgré toutes les dérives et sommes de distorsions, de bévues grotesques qui ne l'ont pas caractérisée que dans l'Antiquité ou au Moyen-âge. La médecine guérit le mal. Cette vérité effective est en aval d'autres formes de savoir comme la physique, la chimie, la biologie qui pourraient être caractérisées par une somme de faussetés bien plus importante qu'on ne l'imagine ordinairement, hypnotisé comme nous le sommes par les « sciences exactes ». Le remède au mal peut résulter d'une certaine quantité de poison (" Dosis sola facit venenum", Paracelse). De même la vérité peut résulter d'une certaine quantité d'erreurs. Et il nous semble même qu'une grande dose de fausseté et d'erreur peut aboutir à une forme de vérité. Le phénomène de la pesanteur est une vérité physique mais tout le système qui l'explique peut être erroné. Les poppériens seraient heureux d'essayer la poussière qui recouvre la notion de falsifiabilité. Mais nous voulons aller plus loin. Le système n'est pas vrai dans la mesure où il est falsifiable, mais dans la mesure où il est complètement faux. Les gödeliens aussi seraient heureux d'essayer la poussière qui recouvre le théorème d'incomplétude, mais le système n'est pas vrai dans la mesure où il est incomplet, mais parce qu'il est complètement faux. Nous transformons évidemment ici des hypothèses extravagantes en affirmations, mais rien ne peut les infirmer. Nous ne voyons qu'une seule vérité, c'est quand on cesse de souffrir. Et seule la médecine physique ou mentale peut garantir cela. Nous ne savons pas si nous vivons dans le réel ou si nous rêvons. Nous ne savons pas s'il y a la moindre différence entre le rêve et la réalité, entre le réel et le virtuel. Nous ne saurons jamais s'il est vraiment vrai qu'un boson de Higgs confère leur masse aux autres particules, même si nous le découvrons. Tout ce que nous savons, c'est quand nous souffrons ou ne souffrons pas, bien qu'il nous semble le plus souvent que nous évoluions dans quelque état intermédiaire.

Nous ne savons rien de la souffrance de l'autre. Ces grimaces sur un bûcher peuvent être l'expression d'une joie rayonnante. Ces esclaffements apparemment les plus jubilatoires peuvent être des appels de détresse. Rien ne nous démontre le contraire. Alors je ne vois pas comme Zhuangzi peut savoir si les petits poissons qui frétilent sous le pont sont heureux. Cela nous paraît profondément ridicule, d'une insondable bêtise même !

De même l'affirmation de Hannah Arendt, auteure certainement très estimable mais qui n'en peut pas moins se tromper grossièrement, et qui à ma connaissance n'est pas logicienne. Nous reprenons l'entièreté du paragraphe de l'article de Simon Leys : « Dans une lettre (trop peu connue), Hannah Arendt a rappelé que la Vérité n'est pas un résultat de la réflexion – elle en est la précondition et le point de départ : sans une expérience préalable de la Vérité, nulle réflexion ne peut se développer. Mais cette évidence indiscutable (sic) des premiers principes avait déjà été illustrée il y a deux mille trois cents ans par un apologue célèbre de Zhang Zi ». S'ensuit le récit d'un dialogue entre ce dernier et le logicien Hui Zi. D'abord nous nous demandons ce qu'est un logicien chinois de cette époque et si un équivalent du terme « logicien » existait dans cette langue.

Revenons à la remarque d'Hannah Arendt prise pour du pain béni par Simon Leys. D'abord, il nous semble plutôt évident que la Vérité résulte d'un mécanisme syllogistique, ou de quelque forme de raisonnement plus atomique, en quelque sorte insécable. Il nous est impossible de développer cela de façon formelle dans ce contexte. Nous nous contentons d'indiquer la direction opposée à celle dans laquelle l'auteur se jette avec une foi très peu scientifique. Cette réflexion insécable (sinon entre une chose et son reflet inversé, qui est la seule manière pour nous de l'appréhender) est bien une réflexion, le fondement spéculaire de tous raisonnements.

Descartes lui-même défend l'idée d'une vérité comme un sentiment, un sentiment de certitude. Mais un circuit électronique qui aboutit à des vérités booléennes élémentaires a-t-il des sentiments ? Peut-on imaginer expression plus atomique de la vérité (du vrai par rapport au faux) que sous forme booléenne ? La précondition dont parle Arendt n'est pas le sentiment de la Vérité en soi, ou de la certitude cartésienne qui est ressentie assez curieusement par ce grand rationaliste comme une émotion, mais bien plutôt, nous semble-t-il, l'expression purement symbolique d'un raisonnement booléen élémentaire. Donc, ni la Vérité, ni son expérience préalable en tant que ressenti ne préside aux réflexions qui aboutissent à des conclusions en termes de vrai ou de faux. Il y a même quelque chose de vicieux (au sens circulaire) à mettre la Vérité avant le raisonnement. Le raisonnement plus ou moins complexe qui nous fait croire que quelque chose est vrai ou faux n'est qu'une somme de sous-raisonnements dont la décomposition ne révèle en fin de compte rien d'autre que les fonctions les plus élémentaires de la logique booléenne, dont le syllogisme aristotélicien de base n'est encore qu'une forme plus ou moins raffinée.

La réflexion est une différenciation, comme  $1 + 1$  font deux. Deux fois le même, et ainsi de suite. Il n'y a aucune vérité immanente ou transcendante dans ce processus. Ce n'est pas d'une émotion dont l'esprit a besoin pour fonctionner, ce n'est pas l'émoi du Vrai en sa révélation première qui fonde ses déductions mais la Mémoire, au sens le plus abstrait du terme, qui ne peut mieux se transposer que dans l'électronique, ou, si l'on préfère, dans son expression logicielle qu'est la science informatique. Pas d'émoi mais de la Mémoire, car pour additionner un et un, il faut une mémoire pour se rappeler au moins du premier. Car pour penser  $VRAI(FAUX) = FAUX$ , il faut se rappeler de la valeur VRAI pour la comparer à la valeur FAUX. Et n'y voyons pas une préférence quelconque du VRAI sur le FAUX,

puisque de même FAUX(VRAI) = FAUX, et qu'il faut se rappeler de la valeur FAUX pour pouvoir la comparer à la valeur VRAI. Nous ne voyons rien d'autre. Sans doute que Descartes, Hannah Arendt et Simon Leys sont de grands émotifs.

Quant à Zhuangzi, qui nous contemple du haut des siècles, de millénaires de sagesse, nous nous en moquons.

D'abord, il déduit de la forme de la question que le « logicien » lui pose sur l'origine de son savoir, sur le fondement de sa certitude, que ce savoir et cette certitude existe puisque la question leur suppose une origine et un fondement. Nous avons rarement rencontré un tel exemple de vulgaire rhétorique. C'est ça la Grande Sagesse Chinoise, millénaire ?

Ensuite, à la question de savoir d'où il tient son savoir sur le bonheur des petits poissons, il dit qu'il le tient d'où il se tient : du petit pont. Ainsi s'exprime les professeurs d'université, qui détiennent la vérité d'où ils se tiennent : du haut de leur chaire. Nul doute que les petits poissons des auditoriums n'en frétilent de bonheur.

Daniel Pisters – le 25 septembre 2012

## SYNTHESE

### Entre le vrai et le faux

Ma réaction au premier article « Le bonheur des petits poissons » de Symon Leys est assez radicale et même virulente (effectivement, il me semble qu'on ne plaisante pas avec la vérité au sens logique ou phénoménologique et que l'émotion n'a rien à y voir, même si les chinois suggèrent quelque chose de différent depuis des siècles).

Toutefois je vais compléter cet article et lui apporter un développement plus nuancé en fonction des derniers développements des sciences cognitives, selon lesquelles la morale se différencie de l'éthique, et cette dernière peut surgir comme un instant de vérité immanente suscité par un événement dans un contexte donné. Le cognicien éminent qui développe cette idée se base sur un autre sage oriental : Mencius. Thèse (apparemment naïve de Harendt, reprise en chœur par Leys), antithèse (alliant la virulence à un minimum de formalisme logique) et tentative de synthèse...

Un passé culturel et spirituel aussi riche que celui de la Chine n'est certainement pas réductible aux déchets de ce qui se révèle de nos jours comme la nation la plus polluante de la planète, et qui annonce également une grande nocivité économique. Mais cela devrait nous inciter à nuancer des slogans comme ceux qui vantent la « Sagesse éternelle de l'Orient ». Eternelle, dans le passé peut-être, encore qu'une sagesse aussi durable dans le passé devrait servir de socle à celle du présent. Or, nous n'en voyons rien. Ceci peut sembler ridiculement anecdotique, mais quel type de civilisation pouvons-nous espérer d'un peuple qui trouve normal de vendre des sachets contenant des poussins vivants à l'entrée des zoos pour offrir aux visiteurs la distraction de les jeter aux crocodiles ? Il m'est difficile d'oublier la petite créature étirant le cou hors de l'eau en battant des ailes pour échapper au museau du crocodile qui en émergeait. Difficile aussi d'oublier l'hilarité des petites familles massées au bord de l'étang pour assister au spectacle ; le sourire complaisant des pères encourageant leur fils

à en jeter encore un autre, comme une cacahouète à un singe. Simon Leys écrit dans un autre article que la séduction exercée par la Chine sur l'intellectuel occidental provient de ce qu'elle est « radicalement autre ». Mais qu'est-ce qui est « radicalement autre » ? La mer n'est-elle pas au moins aussi « radicalement autre » par rapport à la terre ferme que la Chine ne l'est par rapport à l'Europe ? Symon Leys, homme de mer, devrait le savoir.

L'horreur est universelle. Après Pâques, en Belgique, on enferme les excédents de poussins dans un sac pour les écraser sous un compresseur, et l'on perçoit à travers le plastique leur petit bec ouvert et leurs yeux exorbités qui expriment vraiment la souffrance de l'étouffement. Du moins, ne fait-on pas ici de ce genre de spectacle un divertissement familial. Pas encore du moins... Une visite dans certains laboratoires pharmaceutiques en Occident nous fera percevoir à quel point la limite entre froide scientificité et sadisme peut être floue. Mais nous avons des comités d'éthique, où il se trouve quand-même quelques scientifiques qui croient en leur mission. Qu'en est-il en Chine ?

Avant de reconsidérer la question de l'éthique (pour l'homme, pour l'animal, peu importe), reconsidérons celle de la Vérité, au sens logique du terme.

Dans mon raisonnement précédent, je suggérais que le VRAI et le FAUX ne sont que deux valeurs interchangeables.  $VRAI(FAUX) = FAUX$  et  $FAUX(VRAI) = FAUX$  indiquent qu'il n'y a pas de précedence de l'une sur l'autre, puisque la fonction de vérité du faux renvoie FAUX tout comme la fonction de fausseté du vrai. Par contre avec  $VRAI(VRAI) = VRAI$  et  $FAUX(FAUX) = VRAI$ , la fonction de vérité du vrai renvoie VRAI tout comme la fonction de fausseté du faux. Qu'est-ce que cela signifie ?

Simplement le principe d'identité :  $A=A$ . On en dérive ce que l'on veut. Par exemple, Si  $A=B$  et  $B=C$  alors  $A=C$ . Parménide, et Aristote avec plus de clarté, l'utilisent implicitement dans leurs formulations respectives du principe du tiers exclu. En réutilisant la forme de l'implication précédente, on obtient par exemple : si  $A=B$  et  $B \neq C$  alors  $A \neq C$ . La fonction de vérité du vrai n'exprime rien d'autre que l'égalité du vrai avec lui-même, autrement dit l'égalité de la valeur VRAI avec elle-même ; autrement dit encore, l'égalité d'une valeur donnée avec elle-même ou d'une variable avec elle-même :  $A=A$ . Un bébé doit commencer à comprendre cela en agitant son hochet, dans la mesure où c'est toujours la même note qui en sort. Tic-tic-tic. Il vit béatement dans une sorte d'intemporalité répétitive. Le temps reprend ses droits avec le tic-tac. Paradis perdu. Différence démoniaque !

Pour revenir à un peu de sérieux, précisons encore que si la fonction de vérité du vrai n'exprime rien d'autre que l'égalité du vrai avec lui-même, de même, la fonction de fausseté du faux n'exprime rien d'autre que l'égalité du faux avec lui-même. Le vrai comme le faux sont soumis au même principe d'identité. Comment fonder le vrai autrement que par ce principe d'identité ? Même question pour le faux ? Qu'est-ce qui est intrinsèquement vrai ou faux sinon en vertu de ce principe d'identité ? Nous sommes peut-être aveugles, mais nous ne voyions rien. Rien à l'horizon. Aussi bêtement que  $A=A$  et  $B=B$  et  $A \neq B$ ,  $VRAI=VRAI$  et  $FAUX=FAUX$  et  $VRAI \neq FAUX$ . Peut-on alors confondre le vrai ou la vérité avec le principe d'identité ? Nous avons vu qu'il s'appliquait tout aussi bien au faux. Le vrai, c'est le principe d'identité, ou l'identité d'une chose avec elle-même, qu'elle soit vraie ou fausse. Facile à dire. Car nous pourrions changer les règles :  $A \neq A$ .

Il nous semble avoir indiqué de façon basique (si on veut bien nous pardonner cet anglicisme) que les élans qui portent Hanna Arendt et Simon Leys à chanter tour à tour sur un air d'opérette que la vérité préside au raisonnement, ne veulent, dans le meilleure de cas, rien dire d'autre que le principe

d'identité est la base de tout raisonnement, et que ce principe d'identité est la vérité. Or, cette affirmation est tautologique puisqu'elle présuppose sa propre affirmation, en tant qu'identité de l'identité avec la vérité.

Nous parvenons enfin ici à quelque chose de vaguement intéressant. Comme le principe d'identité est un axiome, tout comme celui de l'identité de ce dernier avec la vérité, il ne repose sur rien. De ce fait, il nous est tout aussi loisible d'affirmer le contraire, ou du moins d'envisager une vérité intermédiaire selon laquelle une chose peut être plus ou moins égale à elle-même, plus ou moins différente d'elle-même (sans exclure le « radicalement autre » qui émerveille tant Simon Leys).

La logique floue est une discipline très formalisée qui intègre des valeurs intermédiaires entre le vrai et le faux. Les ingénieurs japonais en font un grand usage, notamment dans le système de freinage du métro de Tokyo qui effectue, sur base de cette logique, un freinage plus doux puisqu'il est réglé sur des transitions plus fines entre ces deux états opposés que sont le mouvement et l'arrêt. Nous avons étudié cette forme de logique en profondeur et l'avons pratiquée. Une des erreurs commune à ce propos consiste à croire que cette logique nous vient du lointain Orient.

Elle a été en fait formalisée pour la première fois par Lotfi Askar Zadeh, de mère russe et de père azéri iranien. Elle nous vient donc de la République d'Azerbaïdjan, un pays du Caucase situé sur la ligne de division entre l'Europe et l'Asie. Presque ironiquement, la naissance d'une logique qui nie en quelque sorte les frontières nettes entre les choses se situe sur une ligne de division géographique, et nous savons, ô combien, sont illusoire celles-ci.

La logique floue est une de ces formes de logiques « exotiques » qui fut promptement saisie par les Japonais, entre autres ; peut-être à la faveur d'une disposition particulière dans ces régions du monde, d'une mentalité moins rivée aux clivages cartésiens qui nous bloquent.

Mais certains logiciens de culture occidentale avaient déjà créés des logiques « violant » le tiers-exclu, dites logiques polyvalentes (ou multivalentes, ou multivaluées) qui sont des alternatives à la logique classique aristotélicienne, bivalente où seules deux valeurs sont possibles : le VRAI et le FAUX. Nous songeons au logicien polonais Jan Łukasiewicz, inventeur en 1920 de la notation préfixée, dite « polonaise » en son honneur.

La formalisation de la logique floue par Lofti Zadeh est particulièrement souple et adaptée aux applications en ingénierie, en algorithmique : particulièrement bien adaptée en somme, aux sciences et aux techniques, plutôt qu'aux hautes spéculations métaphysiques sur la nature immanente ou transcendante du vrai et du faux. Après bien des résistances et du discrédit en Europe et aux Etats-Unis, sa relative popularisation a été amorcée par des « gurus » comme Bart Kosko (diplômé en philosophie, économie, mathématiques, ingénierie électrique et enseignant dans le département d'ingénierie électrique de l'Université de Sud-Californie). Au travers de livres tel que « Fuzzy Thinking » (The new science of Fuzzy Logic), Bart Kosko a sensibilisé un lectorat de non-spécialistes à certains principes élémentaires mais particulièrement parlants de cette logique : avant d'entraîner le lecteur en lisière de certaines formalisations plus ardues, il pose des questions telles que : « Quelle est la limite entre votre poignet et votre bras, ou entre la main et le poignet ? ». Cela ne suggère évidemment pas que la main est le poignet, donc que  $A=B$  même si  $B \neq A$ , ou que le VRAI est égal au FAUX, mais que la frontière entre les deux est ténue, mouvante, floue, et qu'une chose peut bien contenir au moins un peu de son contraire.

Le symbole du Tao représente merveilleusement bien cela. Le Yin et Yang ressemble à deux gouttes, respectivement noire et blanche, qui tournoient l'une sur l'autre, comme les deux courants contraires qui engendrent un tourbillon. Ces « gouttes » sont comme deux créatures stylisées, inversées l'une par rapport à l'autre. Mais le « diable » est dans ce détail : le Yin possède à l'endroit qui s'assimile le mieux à celui d'un œil, un petit cercle blanc tandis que le Yang possède au même endroit un petit cercle noir. Ainsi, le Yin possède en lui une réplique du Yan et vice-versa.

Le féminin et le masculin sont des notions occidentales transposant de manière inappropriée les deux principes ainsi figurés, qui manifesteraient l'essence de toute chose. Nous pourrions dire que la notion de masculin et celle de féminin sont des instances à la limite particulières d'une forme d'opposition et de complémentarité beaucoup plus générale.

De là à dire que le vrai contient le faux et vice-versa, il n'y a qu'un pas. L'auteur de notre aphorisme préféré est Eduard Douwes Dekker, dit Multatuli : « Rien n'est tout à fait vrai, rien n'est tout à fait faux, et cela même n'est pas tout à fait vrai ».

C'est une phrase partiellement autoréférentielle, puisque sa seconde partie fait référence à la première. Mais contrairement à « La page est vide, et cette ligne y est écrite », elle n'est pas contradictoire, puisque la seconde partie de la phrase confirme ce qu'affirme la première (P1 : « Rien n'est tout à fait vrai, rien n'est tout à fait faux » ; P2 : « et P1 n'est pas tout à fait vrai ». C'est un abîme tournoyant, car en niant partiellement la première proposition, la seconde la confirme. Comme dans le symbole du Yin et du Yang, un principe contient le principe opposé en abyme. Il n'y a pas de traduction booléenne de ce joyau aphoristique, parce que, en plus de l'ajout du quantificateur « pour tout », il faudrait une alternative entre Px1 « Pour tout x : VRAI(x) et FAUX(x) » et Px2 « Pour tout x : VRAI(x) ou FAUX(x) ». Px1 est toujours faux et Px2 toujours vrai. Selon cette forme, P1 se décompose en Px1 et Px2 et P2 en Px1(P1) et Px2(P1).

La subtilité dans la formulation de Multatuli n'est pas d'altérer les valeurs VRAI et FAUX en les hybridant en un FAUX\_VRAI et/ou un VRAI\_FAUX, mais d'altérer implicitement les opérateurs « ET » et « OU ». Il forge un hybride de « ET » et de « OU ». Si A vaut VRAI, A ET A ne vaut pas nécessairement VRAI. Donc, si A ne vaut pas B, A OU B ne vaut pas nécessairement VRAI. Le principe d'identité est détruit. La finesse de cette formule n'est pas de s'attaquer aux valeurs, au VRAI ou au FAUX, mais au principe d'identité qui est l'ultime fondement possible d'une quelconque vérité, et donc de sa négation même. La conséquence arithmétique, c'est que 1+1 ne font plus nécessairement deux puisque 1 n'est plus nécessairement égal à lui-même.

Le Yin et le Yang tournoient dans leur tourbillon. Mais chacun est un tourbillon qui contient celui de l'autre. Tourbillons de tourbillons, à l'infini. Leur opposition en terme de ET ou de OU s'abolit. L'un est l'autre et en même temps différent. Le tiers n'est plus exclu puisqu'un symbole, celui du Tao, le représente. Pouvons-nous y croire ? Le paradoxe Orient-Occident est celui de l'Immanence-Transcendance. Car cette sorte de contradiction immanente supposée au cœur de toutes choses, qui sont à la fois elles-mêmes et leur contraire, et de ce contraire qui n'est donc pas tout à fait lui-même non plus (puisque'il n'est pas exactement le contraire de son contraire) jaillit une sorte de transcendance, où il n'y a plus ni VRAI ni FAUX et la question leibnizienne : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » est sans objet. Rappelons que le philosophe allemand essaya de convaincre les jésuites de convaincre les chinois de l'existence de Dieu à l'aide du système binaire (selon l'argument : « Dieu représenté par le 1, créé le monde à partir du néant, représenté

par le 0 ». En dépit d'une analogie entre ce système de notation et les figures linéaires utilisées, il y a quatre mille ans, par le philosophe Fohy, ni les jésuites, moins encore les Chinois ne se laissèrent convaincre.

Cette anecdote illustre sans doute les malentendus qui peuvent s'insinuer dans l'esprit des plus grands philosophes lorsqu'ils essaient de circonscrire dans leur propre référentiel intellectuel cette irrationalité « radicalement autre » de la Chine. Il nous semble que les Occidentaux se posent beaucoup de questions, dans une inquiétude et un effarement constant, tandis que les Chinois ne s'en posent pas, du moins pas autant, en tous cas pas avec une telle fébrilité ; ils pensent (dans un sens sans doute peu cartésien) qu'il suffit d'être. Que la réponse est là. Mais n'est-ce pas une belle caricature ?

Il n'y a ni vrai ni faux. Il y a quelque chose. Les petits poissons heureux sous le pont, par exemple. Un certain pragmatisme rationaliste peut aussi se substituer à la recherche à tous prix d'une vérité : rien ne le représente mieux que les probabilités. Il est tellement probable que les petits poissons existent et soient en plus heureux (sinon pourquoi existeraient-ils ?), qu'il est inutile de s'interroger à ce sujet. Notons que les probabilités qui travaillent sur des valeurs intermédiaires entre le 0 et le 1 pour déterminer l'occurrence d'un événement sont très proches de la logique floue qui exprime de la même manière les degrés intermédiaires entre le Vrai et le Faux.

Exemple pratique, la police allemande a eu l'intelligence d'appliquer la logique floue dans la reconnaissance d'un criminel par des témoins. Comment est-il ? Grand, petit, commence par demander les agents. Les Allemands font un rapport en fonction de la taille des témoins, sachant qu'en général, pour un géant même les grands paraissent petits et pour un nain, même les petits paraissent grands. On obtient ainsi des rapports apparemment contradictoires : « Il est à 85% grand et à 15% petit ». Dans l'absolu, il n'est ni grand ni petit, mais la cohérence du système nécessite que l'addition des pourcentages aboutisse, comme en probabilités, à 1. Nous donnons cet exemple pour permettre de mesurer la différence entre certaines applications rudimentaires de la logique floue et les questions métaphysiques dont elle émane ou du moins qu'elle évoque aux grands esprits.

## Ethique du vrai ou vraie éthique ?

Nous avons lu, il y a plus de quatre ans, un grand petit livre (comme ce « Little Big Man » incarné par Dustin Hoffman dans le film réalisé en 1970 par Arthur Pen). Il s'agit de « Quel savoir pour l'éthique ? – Action, sagesse et cognition » de Francisco Varela, neurobiologiste d'origine chilienne de renommée internationale, spécialiste, sinon visionnaire, en sciences cognitives. Comme beaucoup de « visionnaires », sa vision se tourne vers le passé. Elle se porte 300 ans av. J.-C. sur Mencius, un philosophe chinois dans la lignée de Confucius.

Nous n'allons pas commettre la faute de résumer un livre aussi dense que condensé, de déflorer un petit bourgeon d'idées qui doit encore éclore, s'épanouir. Que le lecteur le lise, et le prolonge de ses propres méditations.

Voici la nôtre :

Selon Varela, l'éthique de Mencius se distingue de la morale. Il n'est pas le seul à faire cette différence. La morale est un produit de l'éducation, imposé au travers d'une myriade de formes, allant du gobage d'axiomes à la mécanisation comportementale pour s'ajuster dans le système

comme un rouage qui doit s'engrener aux autres rouages sans avoir le droit de les mordre. J'en donne une des pires images. Mais nous voyons que la morale, dans cette perspective, relève du conditionnement, du calcul aussi : « Je ferai le bien pour avoir plus de bien en retour, du moins pour ne pas avoir mal ». L'éthique contrairement à la morale qui relève d'une éducation, donc d'une forme de conditionnement, peut surgir spontanément comme un instant de vérité immanente suscitée par un événement dans un contexte donné, sans qu'une grille d'interprétation de l'événement ne préside à l'action appropriée, à la décision qu'il s'agit de prendre en fonction de cet événement. Dans cette perspective prometteuse, il nous semble qu'il faut éliminer une source de confusion. Il ne s'agit pas d'un retour du fantasme universel du Libre Arbitre. Laissons si possible la vaste question du déterminisme et de la liberté de côté et abstenons-nous d'enchaîner anarchiquement les concepts. Il n'y a pas de place dans cet article pour en débattre. Le sage Mencius imagine que vous traversez la place d'un village qui vous est totalement inconnu. Vous ignorez tout des lois qui y règnent, de la morale en vigueur s'il en est une. Vous êtes vous-même pour ainsi dire déconnecté des lois de votre monde et de la morale en vigueur dans votre société tant vous vous sentez dépaysé. Un enfant joue sur la margelle du puits central. Il se penche pour regarder la lune luire au fond, et il va tomber d'un instant à l'autre. Sans réfléchir, débarrassé par votre dépaysement du maillage moral dans lequel vous êtes enveloppé depuis la naissance et sans en tirer le fil de votre conduite, vous agissez et retenez l'enfant, le sauvant d'une noyade certaine. Aucune voix n'a eu le temps de retentir ni de chuchoter dans votre conscience : « Sauve l'enfant. ». Vous vous précipitez pour le sauver.

L'éthique selon Mencius, relèverait donc d'un jugement hors de portée de la Justice fabriquée par les juristes. Le moment éthique surgirait d'une sorte de vide, de dépossession de cette partie de vous-même qui vous aliène à votre référentiel coutumier. Vous êtes désenglué de la toile d'araignée des obligations morales et êtes (nous osons à peine utiliser ce mot suspect) « libre » d'agir comme de ne pas agir. Mais vous choisissez d'agir, pour en l'occurrence, sauver l'enfant. Sans calcul préalable.

Les peintres japonais et nous supposons aussi chinois (nous n'avons aucune expertise dans le domaine) coupe l'image sur les bords. La scène, la saynète, le pan de paysage est coupé de ses prolongements spatio-temporels. La tranche de vie est isolée en instantané, retranchée du continuum dans lequel les peintres occidentaux se sentent obligés de s'abîmer, inventant des perspectives, reliant le sujet par un réseau de lignes qui plongent dans l'infini potentiel d'un sfumato, le projetant dans un paysage englobant qui, à la limite, le justifie, puisqu'il en fait partie. Chez les orientaux, l'image est projetée comme un flash détaché du contexte, et devient son propre contexte.

Ainsi « l'enfant sur le point de tomber dans le puits » apparaît dans le champ de conscience comme un motif indépendant de l'espace (la contrée, la ville dont vient le voyageur), du temps (de son éducation et de la morale qu'on lui a inculqué). Un acte soi-disant libre n'est envisageable que coupé de la chaîne des déterminations.

Francisco Varela donne à l'appui de cette thèse des aperçus sur le fonctionnement de l'esprit. En passant du contexte A (celui de sa ville, des lois en vigueur, de l'éducation qu'il y a reçue), le voyageur passe dans le contexte B (un village inconnu, sinon étrange, où règnent peut-être des gens et des lois étranges – et où, à la limite, pousser les enfants au fond des puits représente une bonne action !).



Avant d'en revenir à la transition du contexte A au contexte B sur un plan cognitif, nous devons indiquer un concept important qui différencie fondamentalement la cognition (le logiciel, le software) de son support physique (le cerveau, le hardware).

Un module du cerveau peut être complètement délocalisé. Nous voulons dire qu'effectuer l'opération 1+1 peut faire appel à un seul module cognitif, relativement homogène, mais physiquement ce module peut s'appuyer sur une multitude de nœuds plus ou moins resserrés dans le réseau neuronal. Visuellement, les parties du cerveau mises à l'œuvre pour effectuer cette opération peuvent se situer à des endroits éloignés les uns des autres. Et si ce type d'activité est coloré en bleu, vous allez voir des îlots de bleu apparaître dans le jaune ou le rouge. Ajoutez à cela le manque d'homogénéité du processus cognitif lui-même. La pensée, dirions-nous, est un roi qui occupe, plusieurs trônes à la fois en différents endroits de son royaume, et ce roi est lui-même divisé en plusieurs personnes royales. Ajoutez encore qu'un processus peut traverser plusieurs modules et qu'un module peut être traversé de plusieurs processus.

Varela postule (sur bases d'un certains nombres d'expériences et de données scientifiques) que dans un contexte A certaines zones de notre cerveau sont sollicitées, tandis qu'en entrant dans le contexte B, l'esprit perd momentanément ses supports habituels et d'autres zones du cerveau sont sollicitées. Dans cette transition de phases, où l'esprit échappe aux déterminations morales du contexte A et n'est pas encore soumis à celles du contexte B, peut surgir l'acte éthique.

Nous voyons resurgir le spectre d'une création ex-nihilo. L'éthique serait donc une morale ex-nihilo, surgie dans la faille du fonctionnement mentale, perdant ses repères et sur le point de s'en créer de nouveaux. Varela suppose donc une transition de phases, oscillant dans une sorte de « vide quantique » (nous utilisons ce genre d'expression pour montrer à quel genre de monstrueux oxymore la science peut aboutir). C'est à ce moment que pourrait surgir l'inspiration, guidant vers l'acte juste ou le coup de pinceau de génie. Cette transition de phase est fort dichotomique, malgré son côté paradoxale, son oscillation entre le vide du contexte A et le plein (encore à faire) du contexte B. Elle dénote une différence nette avec les gradations intermédiaires entre deux états dans la logique floue et pourtant se rapproche de celle-ci.

L'éthique surgirait donc à la charnière évanescence du contexte A et du contexte B, entre la morale vraie dans le premier et l'inconnue du second, qui peut être la négation de la précédente. L'éthique ne s'embarrasse donc pas du vrai et du faux. Au-delà de ces valeurs booléennes, nous ne voyons personnellement rien d'autre qu'un principe d'identité avec l'enfant qui puisse porter le voyageur à intervenir en sa faveur.

Daniel Pisters – 9 octobre 2012

#### AUTO-CRITIQUE :

- Le commentaire sur l'aphorisme de Multatuli est trop « technique ». Je me lance dans une nouvelle théorie où au lieu de changer les valeurs, ce sont les opérateurs eux-mêmes qui changent. C'est correct mais paraît fumeux présenté de façon aussi superficielle. De plus

c'est hors contexte. PAS\_TOUT\_A\_FAIT\_VRAI est une valeur approchante du vrai, pas besoin d'aller jouer sur les opérateurs. En dehors de cela, les parties plus ou moins formelles sur la logique sont tout à fait correctes, élémentaires même, vous pouvez me faire confiance. C'est du béton armé. Certaines réflexions avec petites démonstrations à l'appui demanderaient pour être exprimées par certains philosophes ou même logiciens des milliers de pages.

- J'en remets chaque fois une couche de causticité pour stigmatiser ce moment de naïveté (bien pardonnable) de Simon Leys. Je suis un incurable taquin mais je suis bien conscient que ce peut être déplaisant et de plus c'est inutile, n'ajoute rien au texte et le rends impubliable parce que incompatible avec l'éthique de certaines revues. Il est évident que si celles-ci laissaient s'y écouler trop de gouttes de ma bile, elles perdraient plus d'abonnés qu'elles n'en gagneraient.
- Le paragraphe sur les modules du cerveau est correct mais doit être précisé. En effet, il peut prêter à confusion car, en imagerie cérébrale, les couleurs dénotent l'intensité d'une activité du cerveau éventuellement à différents endroits, mais pas le type de cette activité. Toutefois, si vous savez, dans un test donné, que le type d'activité cérébrale lié au calcul sera activé, les zones d'intensification en certaines couleurs se rapporteront évidemment aussi – du moins fort probablement - à ce type d'activité.

J'ai écrit « l'antithèse » puis la « synthèse » d'une seule traite ; il faut un certain élan pour y parvenir. Tout élan comporte une certaine part d'excès. Veuillez m'en excuser.

Daniel Pisters - mar. 23/10/2012